

ANDRÉE G.

Un long fleuve capricieux

BIOGRAPHIE

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

1 – Aux origines

*Ou comment Gélot, paysanne du Maine,
rencontre Bijou, paysan bourguignon*

Marcel, mon père, naît le 3 mars 1906 à Chaumont, commune voisine de Champigny. À la vue du nouveau-né, la femme qui aide ma grand-mère à accoucher s'exclame : "*T'as un garçon, c'est un vrai p'tit bijou !*". Dès lors, Papa sera *Bijou* pour le restant de ses jours.

Maman, Angèle Marie Métayer, souvent appelée *Gélot*, voit le jour le 27 juin 1904 à Pouancé, commune du Maine-et-Loire, aux confins de trois autres départements : la Mayenne, l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Atlantique (à l'époque Loire-Inférieure).

En ce début du vingtième siècle, la plupart des déplacements se font à pied ou, au mieux, à cheval. On s'éloigne peu et rarement de son village, de son canton. On quitte aussi difficilement son milieu social. Poussés par la pauvreté, certains *montent* à la ville, voire à la capitale, en quête d'un travail et peut-être d'une place dans l'ascenseur social.

A priori donc, rien ne prédestinait *Gélot*, paysanne du Maine, et *Bijou*, paysan bourguignon,

distants de près de quatre-cents kilomètres, à se rencontrer...

Dans leur jeunesse, Angèle et sa sœur Florence, qui n'ont pas fait d'étude, sont *louées* à la journée dans les fermes des alentours de Pouancé et logent dans les étables.

D'une nature travailleuse et économe, Angèle décroche, vers l'âge de dix-sept ans, un emploi de bonne à tout faire chez le percepteur d'Angers. Florence travaille non loin de là, *chez des bourgeois*. Dans ces milieux où l'on reçoit pour boire le thé, Angèle et Florence apprennent les bonnes manières et s'enhardissent. Elles sortent également, vont au bal, profitent de leur liberté. La prochaine étape sera Paris !

Environ un an plus tard, probablement grâce à des recommandations, elles *montent* à la capitale. Angèle y devient cuisinière dans le quartier huppé de Passy, Florence, femme de chambre à Saint-Germain-en-Laye. Pierre Jégu, mari de Florence, lui aussi originaire de Pouancé, y occupe la fonction de valet de chambre.

Maman, dernière de la fratrie, a également deux frères. François, le plus jeune des deux, est un modeste paysan installé dans un hameau près de

Pouancé, marié et père de deux enfants. Il y cultive principalement des choux, possède trois vaches, quelques cochons et une basse-cour... Le confort de la ferme est rudimentaire : une cheminée pour cuisiner, une baratte pour fabriquer le beurre... Hyacinthe, l'aîné, meurt en 1918 au Chemin des Dames, lors de la troisième bataille de l'Aisne. Il n'est âgé que de dix-huit ans. Ma grand-mère maternelle, Marie-Françoise, décède de chagrin à l'âge de quarante ans, peu de temps après la mort de son fils. Ces événements ont marqué la mémoire familiale. Lors de la diffusion d'un documentaire sur les batailles dévastatrices du Chemin de Dames que je regardais avec Maman, je la vis pleurer et j'en fus moi-même profondément émue. Ma mère et mes grands-mères ont évoqué d'autres bien tristes souvenirs : les départs à la guerre, celui de mon grand-père paternel en 1914, celui de Papa en 1939 que j'évoquerai plus loin.

C'est en quelque sorte grâce à sa patronne, Madame Chevalier, que *Gélot*, bonne à tout faire venue des confins du Maine et de la Bretagne, et *Bijou*, bouilleur de cru et paysan bourguignon, se rencontrent, en 1928 ou 1929.

Madame Chevalier, propriétaire du château de

Chaumont, y passe quasiment toutes les vacances avec son personnel : son chauffeur Baptiste, la nounou et *Gélot*, la cuisinière.

Bijou aime danser. *Gélot* aussi. En toute logique, ils se croisent au bal de Chaumont. Mieux, ils s’y rencontrent et sont foudroyés ! Ils ne se quitteront plus. Après cette première rencontre, il arrive que *Bijou* franchisse le mur du château pour retrouver sa belle...

En 1930, les deux tourtereaux convolent en justes noces, avec la bénédiction de Madame Chevalier qui, le jour J, leur demande de sortir en costume par l’allée du château.

2 - Une enfance libre et heureuse, proche de la nature

.../...

Ma vie est également comparable à celle que pourrait vivre un petit garçon auprès de son père. J'aime passer du temps avec *Bijou* et c'est réciproque. Ses activités sont nombreuses et sa vie sociale riche. Depuis l'âge de seize ans, il exerce la profession de bouilleur de cru, parcourant la campagne avec son cheval et son alambic pour distiller l'eau de vie. De nature très sociable, il entretient de bonnes relations avec la mairie qui lui prête le cheval communal dont la fonction principale est par ailleurs de tracter le corbillard.

.../...

Grâce à l'indépendance dont je jouis très jeune, je vis au rythme des saisons, je découvre la nature. *Bijou* aime les bois, connaît les champignons et me les fait découvrir. En sa compagnie, j'arpente nos vignes, j'y pratique le désherbage. Au moment des vendanges, je participe à la cueillette du raisin, sous

la surveillance vigilante des adultes ; il n'est pas question de perdre un grain du précieux fruit. Je participe aussi à la cueillette des pommes, je parcour la campagne à la recherche de noisettes, de châtaignes... J'apprends à connaître les plantes, les arbres.

J'assiste également souvent *Bijou* dans son activité de bouilleur de cru, et, très jeune, me lance dans une activité de fabrication de liqueurs ! J'utilise mes arômes préférés : l'estragon, la framboise... À partir de petites bouteilles d'extraits Noirot de différentes saveurs, que je dilue dans de l'alcool, je fabrique des digestifs.

Bijou ramène fréquemment des animaux à la maison : un furet, précieuse aide pour le chasseur qu'il est, des moineaux, des lapereaux trouvés dans les vignes. Il ramène un jour un geai qu'il essaie de faire *parler*. L'oiseau *communique* avec nous par des intonations variées. Mais, comme Maman refuse d'héberger tous ces pensionnaires, ces derniers subissent un exil forcé chez *Mémère*, ma grand-mère Camille, à Chaumont.

.../...

3 - La Seconde Guerre mondiale

.../...

L'exode

À la fin du printemps 1940, comme la plupart des Français, terrorisés par la percée victorieuse qu'effectue l'armée allemande depuis le Luxembourg, la Belgique et les Ardennes françaises, Maman, une voisine paysanne, mon chien Perdreau et moi prenons le chemin de l'exode vers le sud, sans destination précise. Tout le village ou presque fait ses bagages. Grâce à notre voisine, nous disposons d'un cheval et d'un tombereau. Maman emporte de nombreux vêtements. La voisine attache une vache à l'arrière du tombereau et, en plus de nombreuses affaires, charge dans le tombereau une machine à coudre ! Comme tous les villageois qui se mettent en route, nous partons vers Gien. Maman, la voisine et Perdreau cheminent près de l'attelage. Plus légère, je bénéficie d'un traitement de faveur : je peux m'installer au milieu du chargement. Après huit kilomètres de marche, à Saint-Agnan, la vache ne veut plus avancer. Nous l'abandonnons dans un pré

et poursuivons notre route jusqu'à Montacher, une vingtaine de kilomètres plus loin. Là nous essayons des tirs de l'aviation allemande. Le tombereau verse sur la chaussée. Nous nous réfugions promptement dans le fossé. Blottie contre mon chien, je vois passer et repasser les avions en piqué. Après cette attaque, le tombereau n'étant plus en état de rouler, nous l'abandonnons et reprenons la route en n'emportant que le strict nécessaire.

Après trois jours de marche, nous repérons près de Château-Renard une ferme abandonnée par des gens qui comme nous ont certainement pris le chemin de l'exode. Après quelques appels sans réponse, nous pénétrons dans une maison visiblement vidée de ses occupants dans la précipitation. Sur la table de la cuisine subsistent quelques reliefs d'un récent déjeuner. Comme nous ne voulons pas envahir la maison en l'absence de ses propriétaires, nous nous installons dans une grange attenante. Au petit matin, après une nuit dans la paille, Maman et la voisine estiment prudent de demeurer là quelques temps. Comme j'ai peur des souris, Maman trouve pour moi une chaise longue pliable en bois et en toile qui m'évite de dormir à même la paille. En actionnant la chaise, je me blesse très sérieusement l'extrémité de l'index gauche. La

blessure, encore visible aujourd'hui, me fera comme une quatrième phalange. Très peu de temps après, une troupe allemande arrive pour prendre possession des lieux. Non seulement ces soldats ne nous ont pas terrorisées, mais en plus ils ont soigné ma blessure, nous ont fournis chocolat et chewing-gums. L'arrivée de l'armée d'occupation marque la fin de notre exode et notre retour à Champigny.

Nous ne sommes donc pas allées très loin, par chance, contrairement à de nombreux civils qui réussirent à rejoindre Gien et y périrent sous les bombardements, tels de nombreux villageois de Champigny, comme Mongermont, un peintre, sa mère, sa sœur.

.../...

*Crash du bombardier britannique
B-17 "Slightly Dangerous" sur Champigny*

Le 6 septembre 1943, je suis seule à la maison. *Gélot* est partie apporter du ravitaillement à ma tante Florence à Paris. *Bijou* coupe du bois en forêt. Je perçois soudain un énorme bruit. Comme tous les gens du village, je me précipite dans la rue. Des bombardiers anglais survolent Champigny ! L'une

des forteresses volantes subit les assauts d'un avion allemand. Sérieusement touché, le bombardier commence à descendre, d'abord accompagné d'un panache de fumée, puis moteurs en feu. Tout laisse à penser qu'il va s'écraser sur le village, mais il tombe un kilomètre plus loin, dans le hameau de *La Chapelle-Champigny*, sur une maison qui immédiatement prend feu. Cinq des dix occupants de l'avion et la propriétaire de la maison meurent carbonisés.

Avant la chute, le pilote et le copilote réussissent à sauter en parachute. Le pilote tombe dans les bois, quasiment aux pieds de *Bijou* qui, une fois passée la frayeur causée par cette apparition soudaine, l'emmène chez un ami, paysan au hameau *Le Chapitre*. Le paysan fournit des vêtements civils au soldat et le cache quelques temps avant sa prise en charge par un réseau d'évasion. Cet événement nous vaut, à *Bijou* et à moi, non pas une peur bleue, mais une jaunisse !

Dans la toile de parachute que nous avons conservée, Maman me fabriquera plus tard une robe à l'occasion d'un mariage. Nous avons également conservé le casque en cuir du soldat, ses écouteurs, sa trousse de secours, son coussin ventral portant son matricule, coussin que nous avons donné à la mairie

à l'occasion d'une exposition sur l'événement.

Les cinq soldats américains sont enterrés dans le vieux cimetière de Champigny où, chaque année, un hommage officiel leur est rendu, parfois en présence de quelques descendants.

Une pensée qui peut paraître idiote me traverse souvent l'esprit. Dans la tombe familiale du vieux cimetière reposent déjà Bernard et mes parents. Il reste une place, pour moi. *Je refermerai la porte*. Je suis contente de savoir que, de cet endroit, face à l'entrée, je *verrai* les allées et venues et que je serai en bonne compagnie avec, à ma gauche, les cinq américains du bombardier *Slightly Dangerous*. Quand je pouvais encore me rendre au cimetière, je ne manquais jamais de visiter, en plus du caveau familial et des tombes d'amis, la tombe de ces soldats, toujours bien entretenue par la commune. Il m'arriva de parler avec des visiteurs américains, d'être embrassée chaleureusement par un parent ému de rencontrer un témoin oculaire du drame.

Je reposerais aussi près de l'abbé Gamard, autre personnage qui a marqué mon enfance.



Monument érigé dans le cimetière de Champigny à la gloire des soldats américains du bombardier Slightly Dangerous.

Forte tension à Champigny

Quelques temps avant la fin de la guerre, Champigny manque de subir le même sort

qu'Oradour-Sur-Glane. Alors que la troupe allemande qui occupe le château de Chaumont reçoit l'ordre d'évacuer la zone, des membres du réseau de résistance des Forces françaises de l'intérieur (FFI) tuent un soldat allemand près du café de la rue du Centre, provoquant la fureur de l'occupant. Les villageois, redoutant des représailles, se barricadent dans leurs maisons, se calfeutrent silencieusement dans les caves. Des coups de bottes et de crosses martèlent les portes, des grenades sont lancées par-dessus les murs d'enceinte. Mademoiselle Petit-Huguenin, une voisine qui parle allemand, cherche à comprendre les raisons du grabuge. Elle reçoit pour toute réponse, dans un mauvais français : "*Champigny à feu et à sang !*". Rapidement pourtant, les bruits cessent : la troupe a eu ordre de quitter les lieux. Après le vacarme, un silence qui suinte la peur s'installe. En sortant prudemment de nos cachettes, nous découvrons la seule trace notable de la colère allemande : l'épicerie *La Ruche Moderne*, située près du presbytère et à deux maisons de chez nous, est en feu et bientôt réduite en cendres.

Les villageois en ont longtemps voulu aux FFI, qu'ils considéraient comme de jeunes irresponsables, pour ce geste idiot dont les conséquences auraient pu être tragiques, alors que nous savions tous que la

guerre allait très prochainement connaître une issue favorable pour la France.

À part cet événement, la cohabitation avec les allemands s'est déroulée sans heurt. Certes, ils s'installaient dans les maisons non occupées, mais ils se comportaient de manière très correcte.

Vers l'âge de treize ans, au collège technique de Sens, je rédigerai une rédaction sur cette période récente de guerre et d'occupation. Avec quelques autres, elle sera envoyée à l'académie, à titre d'exemple. À l'écrit comme à l'oral, je suis bavarde !

C'est aussi à cette époque que je commence la tenue d'un journal intime. J'y consigne mon ressenti journalier, mes états d'âme. Les pages sont souvent agrémentées de dessins abstraits dans lesquels je recherche ensuite des formes qui se révèlent souvent animales. Je poursuis encore cette activité, notamment lorsque je suis sujette à des insomnies. Mais je jette quasiment tout au fur et à mesure et ne conserve que quelques écrits qui me paraissent poétiques et qui souvent ont trait à la nature : la senteur de l'humus au petit matin quand je parcourais les bois avec *Bijou*, le parfum de certaines fleurs, la rosée matinale... Je suis une enfant de la

campagne. J'ai toujours fait mes boutures de rosiers. Aujourd'hui encore je jardine, à la mesure de mes forces : tomates, persil, estragon, menthe... que je cultive en pots.

.../...

4 - Mes grands-parents paternels, *Mémère* Camille et *Pépère* Agénor

Dès mon plus jeune âge, les jours de congés scolaires, pour pouvoir vaquer tranquillement à ses occupations, Maman m'expédie chez mes grands-parents paternels à Chaumont. De la même manière que je suis *Bijou* partout, Perdreau, mon chien et ami, ne me lâche pas d'une semelle. Alors bien sûr, il parcourt avec moi le kilomètre qui sépare les deux maisons. Perdreau est un corniaud marron tacheté de blanc, un beau chien de la taille d'un braque, doué pour la chasse. Ma grand-mère Camille, *Mémère*, nous offre le couvert à tous les deux. Les victuailles proviennent du jardin et de l'importante basse-cour composée de lapins, de poules, d'oies... Quand je repars vers Champigny un peu tard, elle me raccompagne sur une partie du parcours que je termine en compagnie de mon fidèle Perdreau.

.../...

Mémère est la onzième et dernière enfant d'une famille de Vinneuf, une commune voisine située de

l'autre côté de l'Yonne, en face de Chaumont. Avec sa sœur jumelle, Anna, "*elle ferma la porte*" vers 1880.



De gauche à droite : Perdreau, Gélot, une nièce de Mémère Camille et Mémère Camille. Vers 1938.

Agénor Bénard, mon grand-père, *Pépère*, naquit à Chaumont, également en 1880.

À l'époque on n'allait souvent pas bien loin chercher l'âme sœur !

En dehors de sa basse-cour et du travail de la maison, Camille aide son fils aîné René, né en 1904, dans sa petite ferme qui jouxte la forge de mon grand-père. La forge, qui donne sur l'avenue du château, et la ferme, qui donne sur la rue à l'arrière, partagent la même cour. Comme de nombreuses fermes de l'époque, celle de René est petite ; l'étable

accueille cinq vaches. Pleine de bonne volonté, j'aide *Mémère* comme je peux dans ses diverses tâches : entretien de la basse-cour, travaux des champs...

L'activité de la forge de *Pépère* est florissante. Entrepreneur comme nombre de ses ancêtres, Agénor transforme la ferraille qu'il reçoit en grandes barres au gré des commandes : cercles de roues pour tombereaux, fers à cheval...

Pépère se comporte en *commandant*, patriarche pour qui tout doit être prêt à l'heure. À l'heure des repas, il s'installe à table et attend (pas trop !) d'être servi. Il prédécoupe mes tranches de pain dans de grosses couronnes de deux kilos, pour éviter que je ne me coupe des tranches trop épaisses. Mais si je ne mange pas assez de pain avec ma viande, il émet simplement un "*Ben alors*" qui me remet vite dans le rang ! La viande coûte plus cher que le pain...

Pépère aime lire. En bon artisan soucieux de sa gestion, il est suffisamment instruit pour tenir sa comptabilité. Il possède quelques livres et dictionnaires. Chaque jour, après le déjeuner, installé à son bureau disposé dans un coin de la cuisine, muni d'un lorgnon, il rédige ses factures d'une belle écriture calligraphiée, lit le journal local qu'il achète

à l'épicerie voisine de son frère Georges – je me rends parfois dans cette épicerie pour acheter du tabac pour *Pépère*, en cachette de *Mémère*, qui certainement n'est pas dupe. S'il s'attarde trop dans sa lecture, *Mémère* ne manque pas de lui rappeler qu'il est temps de reprendre le travail : "*Alors, vas-tu démarrer ?!*". Pour Camille, lire est une perte de temps. Sans cesse en activité, après les travaux de la ferme, elle cuisine, fait le ménage, coud à la veillée, répare des vêtements qu'il convient d'user jusqu'à la corde.

.../...

5 – De l’adolescence à l’âge adulte, sans transition

Bonne élève, certes un peu bavarde, je suis incitée par mon institutrice à poursuivre mes études, chose rare pour l’époque. En 1944, j’entre pour trois ans au lycée technique de jeunes filles de Sens. Attirée par le domaine commercial, outre la comptabilité, la sténo et la dactylo, j’y suis un enseignement diversifié : français, mathématiques, physique-chimie, géographie, anglais... Pour progresser en sténo, je poursuis le soir l’entraînement avec quelques camarades, internes comme moi. Je pratique également avec plaisir la gymnastique et la course. Mes allers-retours Champigny-Chaumont m’ont certainement bien entraînée pour cette dernière discipline ! Levées à 7h00, nous effectuons en courant le tour de la cour, entre le petit-déjeuner et le début des cours. Tous les quinze jours, je rentre à la maison. L’ordinaire de la cantine est amélioré par mon ravitaillement personnel : conserves, gâteaux, fruits, bonbons, pastilles Valda... Échange et partage de provisions

nous permettent notamment de profiter des délicieux pâtés apportés par la fille d'un charcutier.

.../...

Bernard

Bernard est commis boucher à Champigny. De six ans mon aîné, il s'intéresse aux filles... avec un certain succès. Les filles du village et des alentours s'intéressent aussi à lui. Je ne suis pas non plus insensible à son charme. Je le vois souvent dans Champigny, lorsqu'il part en livraison ou lorsque je passe devant la boucherie. À vrai dire, je l'ai tout de suite aimé. Mais j'ai quinze ans, il en a vingt-et-un...

Je ne le laisse pas non plus indifférent. Il vient régulièrement au lycée de Sens, rendre visite à ses amis, la concierge et son mari. Espérant me voir – il me l'avouera plus tard –, il gare sa moto dans la cour du lycée.

Plus tard, quand je reviens de Paris, il délaisse sa conquête du moment pour ne s'intéresser qu'à moi.

Malgré les mises en garde de Papa contre sa réputation de coureur de jupons, nous nous fréquentons, notamment dans les bals de Champigny et des environs.

Pour ma part, j'aime la vie paisible et réglée que

je mène à Paris, entre mon travail et mes amis.

Mais c'est compter sans la ténacité de Bernard... et mon attirance pour lui. Insistant, il finit par prendre le train pour rendre visite à un ami parisien... et m'inviter au cinéma. Après la séance (un film avec Bourvil), nous dînons chez son ami. À partir de ce jour, *"il ne m'a plus lâché les baskets"*... avec succès !

Contredisant les inquiétudes émises à mon sujet par un équarisseur auprès du patron de Bernard – *"Faut prévenir cette pauvre gosse. J'espère qu'il [Bernard] ne va pas faire comme avec les autres et la laisser choir!"* – Bernard me demande en mariage.

Respectueux des règles, il effectue sa demande officielle auprès de mes parents. Papa, qui pourtant avait bien jaugé Bernard, ne s'attendait néanmoins pas à une demande aussi rapide. Je suis sa fille unique et nous avons toujours été très proches. L'annonce lui fait un choc. Pour la première fois de ma vie, je le vois pleurer. Maman est moins surprise. Quant à *Mémère* Camille, elle me dit sans hésitation : *"C'est un bon gars, conserve-le"*. Travailleuse, elle sait reconnaître et apprécie les gens courageux et travailleurs. Bernard est chaleureusement accueilli dans la famille. Rapidement il entretiendra avec

Bijou, non pas des relations de gendre à beau-père, mais des relations très amicales.

Aîné d'une famille de quatre enfants, Bernard est élevé durement, commence à travailler à l'âge de quatorze ans auprès de patrons très exigeants et peu éduqués. Apprenti corvéable à merci, levé aux aurores, il ne reçoit parfois pour tout salaire que les pourboires des livraisons. Ses patrons le gratifient d'un peu de viande qu'il redonne à sa famille, sans reconnaissance en retour. Sa famille, qui pourtant n'est pas dans le besoin, profite de sa position d'aîné, travailleur et courageux. Chez Bernard aussi, l'entrepreneuriat est une tradition familiale. Son grand-père paternel, charron, compagnon du Tour de France, est à la tête d'une petite entreprise. Son grand-père maternel est charcutier à Villemaréchal, près de Nemours. Le père de Bernard est artisan-menuisier et emploie son deuxième fils.

Bernard appréciait mieux mes parents que les siens. Il eut plus de peine à la mort des premiers que des seconds. Quand nous nous sommes mariés, ses parents, contrairement aux miens, prenant comme d'habitude prétexte de sa débrouillardise, ne nous ont pas aidés.

Avec la bénédiction de mes parents, nous nous marions le 24 janvier 1949.

Peu de temps après, au retour d'une journée de travail éreintante, Bernard me propose d'économiser et de nous établir à notre compte, certainement motivé par l'exemple de mes parents, travailleurs et économes, et par ses conditions de travail difficiles. L'équation est simple : Bernard est boucher, je suis capable de tenir les comptes, nous pouvons donc ouvrir boutique ! Ce que nous ferons quatre ans plus tard.

.../...

6 – Retraite à Champigny... et autour du monde

Pour beaucoup la retraite est un moment très attendu, l'occasion de pouvoir enfin se consacrer à ce que, faute de temps, l'on a toujours remis à plus tard. Pour nous, contraints à brader l'investissement de toute une vie, le coup est dur. Notre retraite de commerçants est bien maigre et nous comptons sur la rente procurée par ces biens immobiliers pour constituer un substantiel complément de retraite. Heureusement, la maison de Surville, où nous nous installons définitivement, est payée.

Bernard encaisse le coup très difficilement. Ce ne sera certainement pas sans conséquence sur son état de santé futur. Heureusement, il aime l'entretien du jardin et s'y investit pleinement. Le chauffage de notre grande maison nécessite une importante quantité de bois. Alors Bernard rachète les parcelles boisées contigües aux nôtres quand elles sont en vente. Il investit aussi dans un tracteur, consacre du temps à l'entretien et à la coupe des bois. Comme *Bijou*, il aime aussi les balades dans les bois, la

cueillette des champignons. Toutes ces occupations le sauvent.

Après le décès de Bernard, j'ai décidé de vendre les parcelles de bois intéressantes, notamment celles qui contiennent des chênes. Bernard a répertorié toutes les parcelles sur un grand document. Certains villageois, aux aguets, m'ont sollicitée, espérant obtenir des parcelles à bas prix.

La retraite est la plus grande déception de ma vie. Passer d'une vie très active et sociale de commerçante à une vie beaucoup plus calme et solitaire m'a déstabilisée. Alors que mes amis enviaient ma chance de profiter si tôt de la retraite, j'entrai dans une période de dépression nerveuse qui dura près de trois ans.

Paradoxalement, j'ai toujours aimé à la fois la solitude et la foule, un trait de caractère hérité de Maman. Solitaire, je tiens farouchement à ma liberté, à gérer mon temps comme je l'entends.

En 1989, j'ai encore envie de travailler. Je pourrais trouver un travail de bouchère dans un supermarché par exemple ou bien mettre à profit mes compétences en gestion et en secrétariat pour travailler à la mairie de Champigny, où jeune je m'entraînais à la dactylographie et où j'ai toujours

gardé de bons contacts. Mais Bernard, très possessif, ne souhaite pas me revoir travailler. Pour éviter un conflit, je me range à son avis.

Bernard était attentionné, n'oubliait aucune date anniversaire, ni la mienne, ni celle de notre mariage, mais j'étais sous son contrôle, sa femme, sa propriété, sa *chose*. Je ne ferai jamais totalement mon travail de deuil, mais, depuis le décès de Bernard, je retrouve un sentiment de liberté perdu à dix-sept ans et demi, à peine au seuil de ma vie d'adulte.

Heureusement, des activités me sauvent. D'abord l'entretien de notre grand jardin. Si je devais quitter ma maison, ce sont les fleurs qui me manqueraient le plus, les parfums, l'odeur du chèvrefeuille après la pluie, les changements de saison sur le jardin... Comme me manquent les promenades dans les bois avec *Bijou*, à la recherche de champignons, dans nos coins secrets.

Je trouve également un dérivatif dans quelques associations. J'ai aussi retrouvé quelques vieux amis résidant à Champigny.

Et puis, il y a la danse...

Bernard et moi aimons beaucoup danser : valse, tango, rumba, java... et surtout le paso doble. Très

mordus de danse de salon, nous prenons des leçons à Montereau. De Fontainebleau à Migennes, en passant par Melun, Joigny, Monéteau..., nous fréquentons assidument les bals de la région, les thés dansants, parfois animés par l'orchestre de l'accordéoniste Roberto Milesi. Membres du fan-club du musicien, nous effectuons, en compagnie de deux couples d'amis, plusieurs croisières qu'il anime, nous visitons les fjords norvégiens, la Grèce et ses îles, la Turquie, les Caraïbes, Cuba, l'Amérique du sud (Argentine, Brésil, Uruguay)... Dans les hôtels et sur les bateaux, nous bénéficions d'une table et d'une piste de danse réservées ! Roberto Milesi me surnomme "*la Reine du paso doble*". En Argentine, lors d'un grand festival de tango, nous assistons émerveillés à des spectacles dans les rues, dans les tavernes. Ces croisières m'ont permis de nouer des amitiés durables. Je suis toujours en contact régulier par téléphone avec une amie rencontrée à Orly lors du départ pour notre première croisière.

Ces croisières, comme les voyages et les fêtes de famille, sont les plus beaux souvenirs de ma vie.

.../...

7 – Disparitions

Dès 2003, Bernard n'est plus très en forme. Quand on l'interroge sur sa santé, il répète, comme pour éluder la question : "*Ça va, ça va...*". Il commence à perdre la mémoire, a des difficultés pour marcher. Souvent alité, il supporte mal son état et devient agressif, avec les infirmiers qui viennent quotidiennement, avec moi qui, la nuit, dois le changer. Son état général, physique et psychique, se dégrade.

Fatigué, il passe quelques temps dans un établissement de Sens qui accueille des grands malades.

Bernard décède le 21 février 2006, dans notre chambre. Depuis, je n'ai rien changé à la disposition de la pièce, son oreiller est toujours près de moi. J'ai aussi gardé ses outils, préservé les arbres du jardin qu'il aimait.

Deux autres disparitions ont marqué mon existence.

Le 9 novembre 1967, vers 16h00, *Bijou*, équipé de sa musette, enfourche son cyclomoteur. Une voisine le voit partir. Elle le connaît bien, sait qu'il a le cœur fragile et est sujet à de fréquentes angines de poitrine. Alors, elle lui demande où il va.

"- *Je vais pêcher des poissons pour Dédée*", répond-il.

- *Tu crois que c'est prudent ?.. Si Angèle savait cela, elle ne serait sûrement pas très contente.*

- *Oh, je n'en ai pas pour longtemps !"*

Sur ce, il descend à *La Tuilerie*, au bord de l'Yonne, sur son terrain. Contrairement à son habitude, peut-être compte tenu de l'heure tardive, il s'approche au plus près de la rivière en cyclomoteur et se hâte probablement pour pêcher.

Bientôt, la nuit tombe sur les rives de l'Yonne. Un chasseur, copain de *Bijou*, aperçoit le cyclomoteur qu'il reconnaît. Intrigué, il marche vers la rivière et finit par distinguer une masse étendue dans l'obscurité. *Bijou* est allongé dans l'herbe, sans vie.

"Du moment que j'ai ça dans ma poche, il ne peut rien m'arriver", disait *Bijou* en montrant la Trinitrine qu'il avait toujours dans la poche de poitrine de son bleu de travail. Il disait aussi en

plaisantant : *"Si je veux me suicider, je n'ai qu'à marcher un peu vite"*.

Ce jour-là, la crise fut-elle plus soudaine, plus violente, se pressa-t-il un peu trop pour être rentré avant la nuit ?.. Il n'eut en tout cas pas le temps de prendre son remède. Et, dans sa chute, il s'entaille gravement le crâne.

L'ami, constatant qu'il n'y a plus rien à faire, rentre au village et téléphone à l'usine Dubois où travaille *Gélot*. La secrétaire, sœur de l'abbé Besançon, curé du village, me téléphone à la boutique :

"- C'est toi Dédée ?

- Oui..."

Elle tourne autour du pot :

"- Tu sais, il faut que je te dise quelque chose. Ton papa n'est pas très bien.

- Ah bon... Eh bien, on ira le voir ce soir.

- Non... Tu sais, il n'est vraiment pas bien.

- Oui, d'accord, il n'est pas bien, mais ça peut attendre... Tu diras à Maman qu'on viendra ce soir".

Elle finit par m'avouer la vérité.

Effondrée, j'appelle Bernard pour lui annoncer la nouvelle. Il donne rapidement des consignes aux commis, prend la DS et descend au bord de l'Yonne.

Avec l'aide du copain de *Bijou*, il ramène le corps à la maison et va ensuite chercher *Gélot* à l'usine.

La musette de *Bijou*, que j'ai conservée, contenait quelques poissons qui m'étaient destinés.

Pour tous ceux qui l'ont connu, Papa restera *Bijou*. Personnage attachant, il entretenait de bonnes relations avec la plupart des villageois, quels que soient leur statut social, leurs opinions politiques, leurs croyances (ou absence de croyance) religieuses. Pour lui, comme certainement pour les gens qu'il appréciait, cela ne définissait pas une personne. Il sympathisait aussi bien avec les ouvriers, les paysans, les commerçants, les propriétaires aisés des résidences secondaires qui employaient *Gélot* et qui lui proposaient de venir "*boire un petit coup*". Malgré son désintérêt pour la religion, il entretint des relations amicales avec les différents curés qui se succédèrent à la paroisse.

Par ses activités nombreuses et sa nature très sociable, sa présence à tous les concerts de la clique, il a laissé des traces dans Champigny et ses environs. Quand *Mimi* s'installa à Sens, tous les amis de Papa qui le consultaient disaient : "*je vais me faire soigner chez le p'tit gars à Bijou*" ! Maman fut aux yeux de beaucoup *Madame Bijou*, jusqu'à recevoir du

courrier à ce nom. Au lycée de Sens, mes camarades m'appelèrent *Bijou*... et continuent aujourd'hui encore. Lors du discours qu'il fit pour mes cinquante ans de mariage, l'abbé Peoc'h m'appela *Dédée Bijou* !

Gélot survivra vingt-trois années à *Bijou*. Supportant difficilement la mort brutale de Papa et son veuvage, elle conservera en l'état toutes ses affaires personnelles. Après une hospitalisation à Sens, elle décèdera dans sa maison le 30 novembre 1990 (jour de la Sainte Andrée !) d'un cancer à l'estomac diagnostiqué trop tardivement. Longtemps malade, elle ne se plaignait pas.

8 – Avec des si...

L'Yonne a marqué ma vie : les baignades de mon enfance, les imprudences qui auraient pu me coûter la vie lorsque je m'aventurais dans les remous, l'image tragique du bombardement du 14 juillet 1944 en gare de Champigny alors que j'étais à la guinguette, le souvenir encore plus tragique de la mort de *Bijou* un soir de Novembre au bord de la rivière et, enfin, un rêve récurrent dans lequel je vole au-dessus de la Nationale, puis de l'Yonne pour finir au-dessus de la ferme de *Mémère* Camille à Chaumont.

Bonheurs et malheurs ont jalonné ma vie, tels les remous d'un fleuve. Certains remous ont décidé du cours que devait prendre ma vie. J'ai suivi le cours de ce fleuve capricieux.

Avec des si... j'aurais pu avoir une autre vie.
Si je n'avais pas rencontré Bernard,
s'il ne m'avait pas poursuivie de ses assiduités,
si je n'étais pas tombée enceinte à dix-sept ans,
si je n'avais pas épousé Bernard,

si donc j'étais restée à Paris...

Ma vie aurait été tout autre.

J'ai aimé Bernard. Et Bernard m'a aimée. Nos cinquante-huit ans de vie commune ont été fusionnels. Onze ans après son décès en 2006, je vis toujours avec lui. Je n'ai rien changé dans ma chambre. L'oreiller de Bernard est toujours à sa place. Mais cette vie commune a commencé par un piège.

Un soir au café du village, Bernard et deux jeunes couples d'amis m'ont fait boire un peu plus que de raison. Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui s'est passé ensuite. Toujours est-il que je me suis retrouvée enceinte.

J'en ai toujours voulu à Bernard d'avoir profité de ma naïveté. De son côté, il avait roulé sa bosse, papillonné à droite et à gauche ; moi je commençais tout juste à découvrir Paris. Subitement, la liberté que je venais d'acquérir m'était enlevée. J'allais devoir me marier rapidement.

J'ai conscience de la peine causée à mes parents, à *Bijou* surtout, à ma tante Florence aussi qui fut peut-être encore plus attristée que *Gélot*. Quand j'étais enfant, elle aurait bien aimé me prendre avec elle à Paris ; ce qui était impensable aux yeux de

Gélot. Alors, j'allais en vacances chez mon oncle et ma tante à Pouancé et Florence me fit venir plus tard à Paris.

D'une enfance et d'une adolescence très libre, je suis passée sans transition à l'âge adulte avec des responsabilités de mère et de commerçante. Mon mariage à l'âge de dix-sept ans m'a privée de cette période importante qui va de la fin de l'adolescence aux premières années de l'âge adulte.

Je suis certainement passée à côté d'une autre vie, mais j'ai été très heureuse, malgré le caractère fort et possessif de Bernard.

Vif comme un chat, il était travailleur. Et comme moi non plus, je ne rechignais pas à la tâche, nous nous sommes bien accordés. En partant de rien, nous avons connu une belle réussite professionnelle. Nous avons eu de beaux enfants... Nous avons réussi notre maison, *La Cécilia*. Nous avons réussi notre vie ensemble.

Comme dans beaucoup de couples, nous avons vu passer des nuages, mais j'en prenais mon parti et j'ai été heureuse. *"Après la pluie, le beau temps"*, me suis-je souvent dit. Et, quand Bernard m'exaspérait, je lui disais : *"Prends garde, tu sais que si ça ne va pas, je partirais avec les enfants et je me débrouillerais. Je ferais n'importe quel travail"*. On

ne passe pas cinquante-huit ans ensemble sans nuage.

Alors, j'ai pardonné.

Grâce à l'enseignement de l'abbé Gamard, je pardonne aisément.

Je n'ai pas surmonté ma propre peine, ni celle faite à mes parents et à ma tante, mais j'ai pardonné.

Quand on aime, on pardonne.

